

poésie

Partir ou mourir un peu plus loin

Flavia García

MÉMOIRE
D'ENCRIER 

Flavia Garcia

**PARTIR OU MOURIR
UN PEU PLUS LOIN**

MÉMOIRE D'ENCRIER

*Et le Sud apparaît, multiple. Le Sud
chaque fois plus bas.*

Roberto Raschella

*La maison de l'homme
La maison pour celui qui ne peut pas avoir de maison.*

Roberto Juarroz

PROLOGUE

Je viens du sud, le sud de l'Amérique du Sud. Je porte le sud dans le sang, dans la voix, dans la mémoire. Le sud immense dans ces plaines à perte de vue, le sud dans le parfum des jacarandas au printemps, dans le fleuve, dans la musique.

Douze ans et un seul désir : la langue française. Elle me séduit, me hante, me subjugue. Pourquoi? Je n'en sais rien. J'apprends furieusement chaque mot, chaque intonation, chaque accent. La première fois que je vois le mot paix écrit dans *Le nouvel observateur*, je suis foudroyée. Et plus jamais cet amour ne me quittera. Adolescente, je mémorise 20 mots par jour dans cette langue que personne dans ma famille ne parle ni ne comprend. Une façon d'échapper à mon destin, de m'en créer un tout neuf. Je l'aime, cette langue, je la veux mienne, je veux être d'elle, en elle, elle.

Alors, je lis tous les livres qui me tombent sous la main.

À l'école secondaire, le directeur m'appelle NN, car je refuse d'écrire mon nom de famille sur un carton que je suis censée afficher sur mon pupitre. Plus tard, j'apprendrai que c'est comme ça – NN – que l'on appelle les disparus enterrés dans des tombes sans nom, que ce même directeur au nom de famille allemand travaillait le soir à l'ESMA, cette école militaire – aujourd'hui musée des disparus –, où furent détenus des milliers d'activistes avant d'être tués. Je veux oublier, oublier tout de ce pays où l'on peut faire disparaître du monde en claquant des doigts. Je m'agrippe encore plus fort à cette langue que j'ai choisie, à la promesse qu'elle représente : le français mon amour, mon refuge, mon salut. Je veux partir par amour, certes, mais aussi par dépit.

Mon départ est écrit dans le ciel. Ma mère, fille d'immigrants originaires de l'Autriche-Hongrie, pleure, jette tous mes livres par le balcon, m'implore de rester ; mon père, lui, immigrant espagnol de première génération, arrivé au pays à l'âge de sept ans pour échapper à la misère et à la guerre me donne de l'argent pour que je m'achète

le livre de mon choix. Je choisis l'œuvre poétique de Jorge Luis Borges. Sur la première page, mon père écrit un poème. Un poème ? Mon père ? (*Je n'envie pas les oiseaux qui s'envolent où ils veulent, j'envie les arbres qui meurent là où ils viennent au monde*). Ce sera son cadeau d'adieu.

En faisant mes valises, j'ai peur, mais je dois partir ; à 23 ans, je fais le grand saut et me retrouve au Québec par une belle matinée glaciale du mois de décembre. Le ciel est d'un bleu intense, limpide ; le froid, mordant, les gens ont le sourire aux lèvres, cependant. Je peine à comprendre leur accent, leurs diphtongues, leur vocabulaire.

Moi, mon accent me trahit, j'accumule les gaffes linguistiques, j'ignore le sens de milliers de mots mais j'apprends, je mémorise, je répète, je copie. J'y parviens, à force de volonté, de renoncements, d'oubli. Et ce livre de poèmes, ce livre que je fais en silence, pour mieux me comprendre, pour comprendre le sens de cette fuite, le sens de ce geste d'arrachement, s'écrit lentement dans l'ombre, couve sous la cendre, me suit partout. Et finit par sortir de mon encrier.

La poésie me ramène à la vie.

Flavia Garcia

L'ARRACHEMENT

ici, au rond-point
des saisons
chaque mot
ressasse son impuissance

débris du corps à corps
dans mon crâne
la Croix du Sud
brille
de tous ses feux

dans quel pli
de ma peau
se glissera le silence
quand j'aurai dépassé
la ligne de l'équateur

je fouille l'ombre
à la recherche d'un signe
je ne sais pas
où surgira
ma voix

hier, c'était demain
à la promesse
absente
un drapeau éclaire encore
la demeure
la tête froide
je m'accroche
à l'utopie
il suffirait d'une larme
pour ouvrir une volière
vers d'autres jardins

ma main tient fermement
la poignée d'une valise
une seule
avec ma vie dedans
tout est prêt
à peine puis-je respirer
dans l'écho
de mes pas
pourquoi
cette question
plus lourde
que le dépit

mes doigts se délient
pour toucher le cœur
encore chaud
du pays que je quitte
derrière moi
mes origines
dans ma chair
la trajectoire des lucioles
traverse le désir
comme un geyser

je ne suis plus de ce ciel
où j'ai appris
à nommer l'amour

je pressens déjà
l'espace étranger
la beauté
de ses voyelles
ses mots imprécis
qui ne vivent en moi
qu'à moitié

cela me suffit

Jean-Claude Charles, *Négociations*
Jean Sioui, *Mon couteau croche*
Samian, *La plume d'aigle*
Jean Désy et Normand Génois, *Bras-du-Nord*
Rodney Saint-Éloi, *Je suis la fille du baobab brûlé*
Hyam Yared, *Naître si mourir*
Julien Delmaire, *Rose-Pirogue*
Isabelle Duval · Ouanessa Younsi (dir.), *Femmes rapaillées*
Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et abricots*
Alain Mabanckou, *Congo*
Pierre Emmanuel, *Poèmes de la Résistance*
Rita Joe, *Nous sommes les rêveurs*
Serge Lamothe, *Ma terre est un fond d'océan*

Partir ou mourir un peu plus loin

Flavia García

*les sanglots de ma mère
dans sa robe de coton
l'été en plein jour
debout
l'âme déchirée
Arrêtez-la! Arrêtez-la!
je pars
comme on cherche dans la nuit
la délivrance*

Je viens du sud, le sud de l'Amérique du Sud. Je porte le sud dans le sang, dans la voix, dans la mémoire. Le sud immense dans ces plaines à perte de vue, le sud dans le parfum des jacarandas au printemps, dans le fleuve, dans la musique.

Née à Buenos Aires, Flavia García est professeure de français, traductrice et interprète. *Partir ou mourir un peu plus loin* est son premier recueil de poèmes. Elle vit à Montréal depuis 1987.